



Spartacus est la mise en scène par Kubrick de la plus célèbre révolte d'esclaves de l'antiquité. On va donc suivre Spartacus, acheté par Lentulus Batiatus qui veut en faire un gladiateur. La mort d'un esclave, tué par un général romain va ensuite déclencher une révolte dans le camp de gladiateur qui va tout ravager sur son passage, avec pour but de rejoindre des bateaux au sud de la botte. Des scènes de bataille dantesques et une bande originale épique permettront de surmonter la durée du métrage. Un film qui ouvre des perspectives sur le refus du cannibalisme social, sur la solidarité, le refus actif de l'encasernement et l'ouverture de brèches dans la normalité. L'oeuvre nous invitera également à une réflexion sur la résignation, y offrant des réponses disruptives et ce malgré une fin quelque peu assommante qui nous rappelle la dureté de la répression.

« Nous perdrons quoi ? Tous les hommes perdent quelque chose en mourant, et nous mourrons tous. Mais un esclave et un homme libre ne perdent pas la même chose. Lorsqu'un homme libre meurt il perd le plaisir de la vie, un esclave lui perd sa misère. D'ailleurs la mort est la seule liberté pour l'esclave. C'est pourquoi il ne la craint pas. Et c'est pourquoi nous vaincrons. »

Lundi 20 avril 19h

Le vent se lève

Ken Loach - 2006

VOSTF (Angleterre) - 124'



Le vent se lève, sorti en 2006, est un film de Ken Loach qui inscrit son récit dans les guerres irlandaises de 1919 à 1923. Guerre contre l'occupant britannique de 1919 à 1921. Guerre civile de 1921 à 1923.

Le film retrace le parcours de deux frères, Damien et Teddy O'Donovan, tout deux membres de l'IRA et confrontés aux différentes phases du conflit. De l'unité d'abord, face à l'empire britannique. Aux divisions ensuite, entre partisans du compromis par la partition du territoire irlandais, et volonté de poursuivre la guerre jusqu'à la victoire totale.

Le réalisateur livre ici une splendide fresque poétique, entre courage, renoncements et trahisons, sur fond de paysages irlandais diablement bien filmés. Une fresque politique également, à la subjectivité assumée. Le réalisateur, qui réclama en 2013 la privatisation des obsèques de Margaret Thatcher, est sans équivoque dans le portrait qu'il dresse de l'occupant et des « Black & Tans » (unité auxiliaire composée d'anciens combattants de la première guerre mondiale). Sans équivoque aussi dans son positionnement en faveur de la poursuite du conflit, contre les partisans du compromis. Malgré son côté poignant et l'attachement que l'on porte aux protagonistes (notamment grâce à un Cillian Murphy en pleine forme à tout pile trente ans), le style documentaire de Ken Loach reste et émeut. Ainsi le film offre suffisamment de recul pour se questionner, y compris au-delà de ce qu'il montre des prises de position du réalisateur, sur l'ambivalence de la guérilla vis à vis des populations qui l'hébergent, la soutiennent ou en font partie. Il s'agira donc aussi de questionner ce qu'il y a de problématique dans ce passage de la

lutte révolutionnaire à la guerre d'indépendance anti-impérialiste et nationaliste.

Vendredi 24 mars 19h

Contre le chacun chez soi, pour les révoltés de partout et d'ailleurs

Quel internationalisme révolutionnaire aujourd'hui ?

Faire exister des rapports avec les révoltes d'ailleurs, qui ont lieu dans d'autres endroits que ceux où chacun se situe précisément, est d'une importance capitale d'abord. Déjà, c'est la porte qui permet de sortir des raisonnements étriqués, coincés à des échelles absurdes et bien souvent aussi institutionnelles que mythologisées comme la ville, le quartier, ou encore le pays, le peuple ou la nation. Ce faisant, le discours s'affine en trouvant le chemin d'une universalisation concrète, du côté des luttes et des révoltes ce qui permet alors une attaque et une critique de l'État, à titre d'exemple, mais l'État de manière générale, et pas simplement de l'État français, américain ou chilien. Un des questionnements, que l'on pourrait voir comme un des enjeux de l'internationalisme, devient alors de garder la complexité de chaque situation singulière tout en pensant, critiquant et attaquant l'ensemble. C'est un questionnement nécessaire, car il découle de la pensée qui aborde l'État comme une structure de pouvoir allant à l'encontre de la liberté de chacun comme de tous, et que ce « chacun » et ce « tous », pour recouvrer cette liberté, doit l'attaquer et la critiquer dans ses fondements, et ce quelque soit son histoire où l'endroit où il y est confronté. Ces raisons viennent évidemment conforter une empathie immédiate avec les révoltes d'ailleurs, qui peinent parfois à trouver de quoi se réaliser dans la pratique.

Des brigades internationales pendant la guerre d'Espagne à l'attaque des intérêts d'un État contre lequel d'autres se révoltent, en passant par les luttes contre les guerres coloniales, l'élan internationaliste a d'ailleurs une histoire, et toujours les révolutionnaires de toutes sortes ont cherché à dépasser l'enfermement de « leurs » frontières pour se solidariser en parole et/ou en actes avec d'autres révoltés ou révolutionnaires et ne pas se satisfaire de considérer que la révolution se fera parce que chacun lutte là où il est. Néanmoins, cette histoire a aussi montré certaines limites. Limites de l'anti-impérialisme, avec ses écueils « orientalistes » (vive la violence et les armes quand ça se passe loin et que c'est « exotique », mais vive les élections et les pétitions gauchistes ici...), ou sa tendance à prendre les dirigeants issus de la décolonisation, et parfois même des tyrans sanguinaires comme Ho-Chi-Minh, Mao, Pol-Pot ou Khadafi, pour des figures révolutionnaires, confondant ainsi les révoltés avec leurs nouveaux dirigeants. Limites, certes beaucoup moins graves, mais à réfléchir quand même, du « tourisme militant » qui peuvent conduire à se déplacer de révolte en révolte ici ou là pour n'y chercher finalement rien d'autre qu'un maximum d'adrénaline. La solution serait-elle alors de se replier sur des enjeux strictement locaux et immédiats, de ces enjeux dont nous serions sûrs d'être les premiers concernés ? D'autant plus dans une époque où se développe une pensée et des pratiques particularistes dans le sens où l'objectif n'est plus l'analyse et l'attaque globales, mais devient la particularisation de chacun dans sa petite situation, sa petite identité toujours plus restreinte et étriquée, définie par mille mots et définitions, milles cases toujours plus petites. On se focalise sur une portion de lutte, un quartier par exemple, en ne cherchant jamais à mettre en exergue les aspects communs que peuvent avoir des situations singulières, mais en cherchant à montrer au contraire à quel point les conditions de chacun sont différentes et séparées. C'est bien parce que nous ne le pensons pas que nous proposons cette discussion.

Alors ce sera l'occasion à la fois de reparcourir différents moments de cette histoire, mais aussi de se demander quel internationalisme peut être mis en pratique aujourd'hui